

24 images

24 iMAGES

Ce qui n'est pas bon à voir *Le ballon blanc* de Jafar Panahi

Gilles Marsolais

Number 78-79, September–October 1995

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/24276ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)

1923-5097 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Marsolais, G. (1995). Review of [Ce qui n'est pas bon à voir / *Le ballon blanc* de Jafar Panahi]. *24 images*, (78-79), 53–53.

LE BALLON BLANC

DE JAFAR PANAHI

Ce qui n'est pas bon à voir

PAR GILLES MARSOLAIS

Sur un scénario d'Abbas Kiarostami, *Le ballon blanc*, premier long métrage de Jafar Panahi, a causé une jolie surprise dans le cadre de la Quinzaine des réalisateurs. Il a mérité à juste titre la Caméra d'or et le Prix de la critique internationale (Fipresci) pour les sections parallèles. À la veille de la fête du Nouvel An, en Iran, une femme d'un quartier populaire cherche sa petite fille qu'elle finit par retrouver, afin de la ramener à la maison. Mais la petite Razieh brûle du désir de se procurer un « gros » poisson rouge pour les fêtes, selon la tradition. Grâce à l'intercession rusée de son frère, elle finit par obtenir les dernières économies de sa mère pour aller l'acheter. En cours de route, elle perd le précieux billet de banque, mais sa lutte pour le récupérer lui fournira l'occasion de faire mille et une rencontres.

Ce synopsis en apparence anodin est une merveilleuse invention de scénariste pour lever le voile sur la vie quotidienne en Iran. Et le réalisateur, Jafar Panahi, a su en profiter avec une rare délicatesse et un sens du détail peu commun. La quête de Razieh nous donne l'occasion d'arpenter avec elle les ruelles tortueuses, d'observer la vie du souk, ou du bazar, à commencer par cet attroupelement autour des charmeurs de serpents qui humilient la femme qu'elle représente, une séquence lourde de tout le symbolisme inconscient rattaché à l'image du serpent et des interdictions imposées à la femme au sein de la société iranienne. En assistant à ce spectacle que lui ont toujours interdit les adultes, elle ose, elle viole consciemment un tabou: « Je voulais voir ce qui n'était pas bon à voir pour moi », avouera-t-elle plus tard.

Ailleurs, un soldat qui s'intéresse à son manège pour récupérer son billet de banque tombé derrière une grille d'aération réussit à briser sa résistance et à engager avec elle une conversation, pour finalement parler de lui-même, de ses conditions de vie, etc. Cette longue séquence, manifestement improvisée, fort révélatrice d'un inconscient collectif, est aussitôt suivie de la réaction du petit frère choqué que sa sœur ait parlé avec un inconnu, et qui plus est, avec un homme!



Razieh (Aïda Mohammadkhani).

Enfin, après bien d'autres, survient la rencontre tout aussi significative avec un jeune vendeur ambulancier de ballons, un réfugié afghan qui semble terriblement seul, qui lui indiquera la manière de se sortir de ce pétrin et qui lui ouvrira d'autres horizons.

Ce récit qui manipule la métaphore avec finesse et beaucoup de tendresse offre la particularité de se dérouler en temps réel, le temps que dure la projection, c'est-à-dire quatre-vingt-cinq minutes, les quatre-vingt-cinq minutes annoncées à la radio avant que ne débute officiellement le Nouvel An iranien (qui a lieu le 21 mars), alors que les gens se hâtent de rentrer à la maison, et il est filmé dans des décors naturels, c'est-à-dire dans la rue, progressivement désertée, qui sert alors de révélateur d'une société, de sa mentalité.

La réussite du film doit beaucoup à la qualité de la mise en scène, en retrait, rusée, attentive au détail éloquent, et à la qualité du scénario même. À cet égard, relevons le mode particulier de collaboration établie

entre Abbas Kiarostami et Jafar Panahi, au plan de la scénarisation. Kiarostami aurait eu maintes fois l'occasion de broder, verbalement, sur l'idée de scénario originale de Panahi, alors que tous les deux travaillaient sur le tournage de *Au travers des oliviers*; le soir venu, Panahi écrivait son texte que Kiarostami vérifiait ensuite. C'est ainsi qu'il se retrouve désigné comme l'auteur du scénario. La réussite du *Ballon blanc* doit aussi beaucoup à l'extraordinaire présence de la petite Aïda Mohammadkhani (Razieh) qui, fort bien dirigée, réussit à faire passer sur son visage une gamme de sentiments contrastés, du désespoir le plus profond à la joie rayonnante. ■

LE BALLON BLANC

Iran 1995. Ré.: Jafar Panahi. Scé.: Abbas Kiarostami. Ph.: Farzad Jowdat. Son: Mojtaba Mortazavi, Saïd Ahmadi. Mont.: Jafar Panahi. Int.: Aïda Mohammadkhani, Mohsen Kalifi, Fereshteh Sadr Orfani. 85 minutes. Couleur.